l'Organe

Plus pétillant que jamais!

Université Concordia • mensuel • volume 4 • numéro 3 • novembre 2007 www.lorgane.org

Le party

À la carte:

Party Politique 3
Carnaval de Rio 4
La fête des sans-abris 6
BD du mois 9
NéoRhino 10
Souvenirs, souvenirs... 12
Éduc'alcool 14
Islande 15
La paix, une utopie? 16
Une tendance au trad 19
Ramadan 20
L'artiste maudit 23
Revue littéraire 24

DESIGN

Graphiste
Jules Renaud

Illustratrice
Christine Roy

Directeur photo/ graphiste
Albert Zablit

ADMINISTRATION

Directeur général
Hugo Steben

Directeur de l'information
Kim Petrisevac

Directeur des finances
Alexandre Cassis

Webmestre
Édouard Reinach

RÉDACTION

Rédacteur en chef
Édouard Reinach

Chef de pupitre Culturel
Julien Bouchard

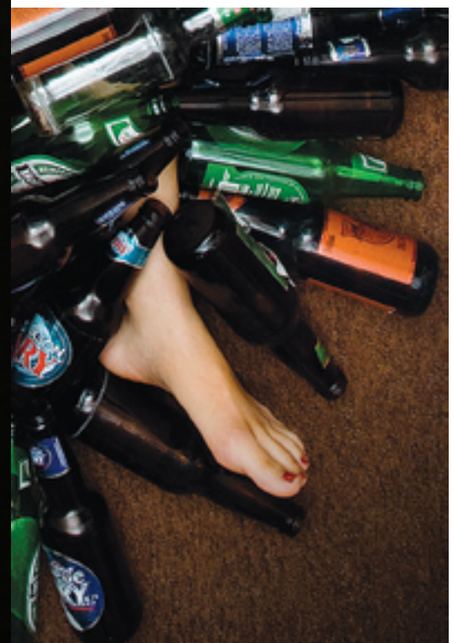
Chef de pupitre Société
Audrey Bourget

Chef de pupitre Politique
Julie Geffard

Correctrice
Julie Geffard

COLLABORATEURS

Sophie Ginoux
Erik James Burgos
André Lemire
Sébastien Dorélas
Amine Dabchy
Julien Faille-Lefrançois
Laurence Sabourin-Baribeau



Party politique

«Aujourd'hui c'était la fête du rien, ce qui ne veut pas dire que l'on a rien fêté.»
- Jérome Minière

l'Organe
redaction@lorgane.org

Le sida fait des ravages? Vite, appelez Madonna!
Dans une société où le plaisir et le divertissement deviennent obligatoires, tout se doit d'être festif. Et tout ce qui est sérieux nous paraît suspect. Avec l'obsession que nous vouons au plaisir, le droit à la fête devrait presque être ajouté à la Charte des droits et libertés.
Même les grandes manifestations populaires prennent des airs de fête familiale. Manifester en perd presque son sens premier. On n'y va plus pour la cause, mais pour l'atmosphère qui y règne, et la bonne conscience qu'on y gagne avec de moins en moins d'efforts.
Une cause qui n'aurait pas sa grande fête ne réussira jamais à attirer l'attention des médias. Si ce n'est pas amusant, on n'en veut pas! Et comme les causes sont nombreuses, les fêtes se multiplient. Il y a eu le jour de la terre, puis celui de l'air pur, puis celui des terres humides. Voilà qui vaut la peine de sortir les confettis.
Plus qu'une stratégie marketing, la fête à outrance peut se lire comme l'un des symptômes de la crise identitaire que traverse le monde occidental. La liberté insouciante des années 1960 fait désormais mauvais genre, et le matérialisme des années 1980 a été mis à l'index. L'homo occidentalis semble avoir trouvé une sorte d'entre-deux, se préoccupant sincèrement et tout ensemble de l'Afrique et de la fleur du jour présent.
C'est à se demander si nous n'en sommes pas à essayer de noyer notre blues dans le vin, ou cacher sous la sono et les paillettes la laideur de toutes ces réalités contre lesquelles on se bat: le sida, la destruction de l'environnement, la guerre.
Que les actions citoyennes soient de plus en plus festives, tant mieux, si elles attirent les foules et font avancer par là les causes honorables qu'elles défendent. Mais il va falloir veiller à ne pas trop boire. On pourrait se réveiller le lendemain avec un *blackout*, et il ne restera plus de bière pour fêter la victoire. ◆

Photo: Albert Zablit et Christine Roy **Modèle:** Christina Gavino

Ambiance carnavalesque à Rio

Erik James Burgos
youngpadawan20@msn.com

Avec celui de Venise en Italie et de Nice en France, le carnaval de Rio de Janeiro est sans aucun doute la célébration festive la plus célèbre du monde. Synonyme de paillettes, plumes et corps légèrement vêtus, ce carnaval a décidément de quoi faire rêver. D'une simple tradition religieuse, cette fête haute en couleurs s'est transformée, au fil des années, en un concours où s'affrontent les meilleures écoles de samba de Rio.

C'est de l'Europe que proviennent les origines du carnaval. À l'époque de la colonisation, les Portugais avaient implanté dans leurs colonies certaines de leurs coutumes catholiques. L'une d'entre elles, *l'entrudo*, se fêtait entre l'Èpiphanie et le carême. On y lançait de l'eau ou tout autre type de liquide (encre, huile, lait) sur les passants. Toutefois, cette pratique a été défendue par le gouvernement en 1856 parce qu'on y lançait des objets plus dangereux (morceaux de bois ou de métal, fruits pourris). Progressivement, de petits groupes d'individus déguisés, appelés *cordões*, ont commencé à déambuler dans les rues de la ville en dansant et en jouant de la musique. Ce mouvement précurseur a remporté un tel succès auprès des Cariocas, nom donné aux habitants de Rio, que Deixa-Falar, la première école de samba, a été créée en 1928 par Ismael Silva. Le concours des écoles de samba s'est vite imposé comme la manifestation principale du carnaval de ce qui était encore la capitale brésilienne.

Une compétition stricte

Bien que le jury n'oublie pas qu'il s'agit avant tout d'une fête populaire, les critères de ce concours sont assez stricts. Tout d'abord, chaque école de samba participante doit se choisir un *enredo*, c'est-à-dire un thème qui doit servir de fil conducteur durant le défilé: les régions du Brésil, les pays du globe, le futur, l'amour, la paix, ou encore le préservatif sont des thèmes particulièrement prisés par les écoles de samba. Le jury se penche ainsi sur *l'enredo* choisi, la beauté stylistique des chars allégoriques, la performance musicale des batteries, la finesse d'exécution de la chorégraphie, l'impression d'ensemble du défilé, l'évolution du défilé sur la piste lui étant réservée, l'originalité des costumes, l'harmonie vocale de tous les participants, l'élégance du porte-drapeau et du *mestre-sala*, qui présentent l'étendard de l'école, sans oublier la samba do enredo (la qualité de ses paroles, la finesse de sa mélodie).

L'organisation de ce concours carnavalesque s'apparente beaucoup à celle d'une compétition sportive. Les écoles de samba sont regroupées en 6 *grupos*, sorte de catégories dans lesquelles 10 à 14 d'entre elles se concurrencent en défilant. Les écoles faisant partie des catégories les plus basses (Groupe B à E) défilent dans les rues tandis que celles des deux meilleures catégories (Groupe spécial et Groupe A) paradent dans le sambodrôme, large avenue bordée de gradins et de loges spécifiquement conçue pour le carnaval. Après délibération du jury, un classement par catégorie est établi. On attribue alors le titre de championne à la première école de samba du Groupe spécial. Outre la victoire, l'école triomphante du carnaval remporte l'occasion d'enregistrer gratuitement un album, ce qui la popularise non seulement à l'échelle nationale mais également au niveau international.

Un carnaval ouvert et accessible à tous

Durant quatre jours, ce concours est diffusé à la télévision. Mais le carnaval, loin de se résumer à cette compétition, propose également une myriade d'activités. Dans de nombreux quartiers de la ville, des bals privés sont organisés dans les clubs et les bars s'adressant autant à une clientèle aisée qu'aux moins bien nantis, sans distinction de classe. La mairie organise également des bals populaires ouverts au public dans de hauts lieux historiques ou renommés de la ville comme Cinelândia, une place publique célèbre, ou la banlieue de Madureira, l'un des grands pôles commerciaux de la ville. Depuis quelques années, le troisième jour de carnaval est consacré au gala gay, qui regroupe des écoles de samba de la communauté gaie et lesbienne de Rio.

L'effervescence urbaine

La ville tout entière se métamorphose durant la période du carnaval. Couplés aux costumes à plumes multicolores, les masques, plus insolites les uns que les autres, transforment le paysage urbain en un véritable songe original et extravagant. L'omniprésence des percussions entraîne souvent la population dans des sambas aussi délirantes que torrides. Les odeurs de sueur, de fruit frais, de poulet grillé et, bien entendu, d'alcool viennent agrémenter un climat subtropical idyllique qui contribue à faire du carnaval une préfiguration du paradis.

Malgré la criminalité permanente qui caractérise leur ville, les Cariocas oublient leurs malheurs et leurs soucis quotidiens le temps de cette trêve festive frénétique. Ils font ainsi la fête en continu durant quatre jours et quatre nuits au rythme syncopé de la samba tout en célébrant l'amour, la félicité et la joie de vivre. ◆

Illustration : Christine Roy | www.christineroy.net

La fête des sans-abris

Le parc Émilie-Gamelin prend des airs de camps de réfugiés

Avec l'hiver qui pointe le bout de son nez (et qui, très prochainement, montrera ses dents), un long combat débute pour les milliers de gens sans domicile. Face à cette situation alarmante, l'ATSA, l'Action Terroriste Socialement Acceptable, déclare l'État d'Urgence et donne au parc Émilie-Gamelin des airs de camps de réfugiés.

Julien Bouchard
culturel@lorgane.org

Photo : Albert Zablit | www.albertzablit.com

On compterait de 150 à 300 000 sans-abri au pays selon l'ONU. On les voit au coin des rues, à l'entrée des caisses, des stations de métro. On les voit partout, si bien que, trop souvent, on ne les voit plus du tout, ou encore on s'efforce de ne plus les voir. Ils y sont pourtant. Et de plus en plus nombreux.

Du 21 au 25 novembre, se tiendra pour une huitième année consécutive l'État d'Urgence, un «mani-festival» en voie de devenir une véritable tradition à Montréal. C'est un camp de réfugiés bien particulier que celui que l'on installera au cœur du Quartier Latin. Car, en plus de répondre aux besoins essentiels des sans-abri en distribuant trois repas par jour, en offrant la possibilité d'y rencontrer un médecin, en donnant accès à 150 lits pour la nuit et en distribuant des vêtements chauds, l'organisme rassemble dans une ambiance festive plus de 115 artistes de tous les horizons. Population itinérante et grand public sont invités à venir y mani-fêter en cœur.

Briser les solitudes

«C'est une réalité qui est difficile à rencontrer», avoue Annie Roy, cofondatrice et codirectrice artistique de l'ATSA. «Le caractère festif de l'événement permet de dépasser la peur qu'on a de l'autre. Ça fait qu'on a le goût d'y aller. D'abord pour soi-même, pour se divertir, puis la réflexion se développe par la suite.»

Briser l'exclusion et l'isolement, à l'origine de la peur et des préjugés à l'égard des plus défavorisés, est un des mandats que se donne l'événement. Le festival présentera d'ailleurs une conférence sur le thème du vivre ensemble donnée par l'organisme Sac à Dos. L'organisme vise à promouvoir le compagnonnage citoyen. Le théâtre sera également mis en valeur comme moyen de rencontrer l'autre. Sonia Hamel, chercheure doctorante à l'Université de Montréal, fera l'expérience du théâtre-forum comme lieu de délibération publique. Un parcours théâtral, seule activité payante de l'événement, offrira aussi au public une autre façon de voir la ville, celle des gens de la rue. Sous le thème de «La chute ou l'envol», le parcours vise à montrer toutes les complexités qui entourent la question de l'itinérance.

«C'est une population qui est sans cesse fragilisée», nous indique Roy. «Par toutes sortes de moyens détournés, on cherche à chasser du centre-ville ces gens-là. Par exemple, on a interdit les chiens dans le parc Émilie-Gamelin. Le but est clairement d'y limiter l'accès aux sans-abri. On cherche à nettoyer le centre-ville alors que toutes les ressources qui s'adressent aux gens de la rue, comme les refuges ou les banques alimentaires, s'y trouvent. [...] L'événement permet à cette population de se sentir utile, de jouer un rôle majeur au sein de la ville. Ce n'est plus la minorité qu'on ne veut plus voir, c'est la majorité qui prend sa place et qui fait partie intégrante de la ville.»

Des rencontres inusitées

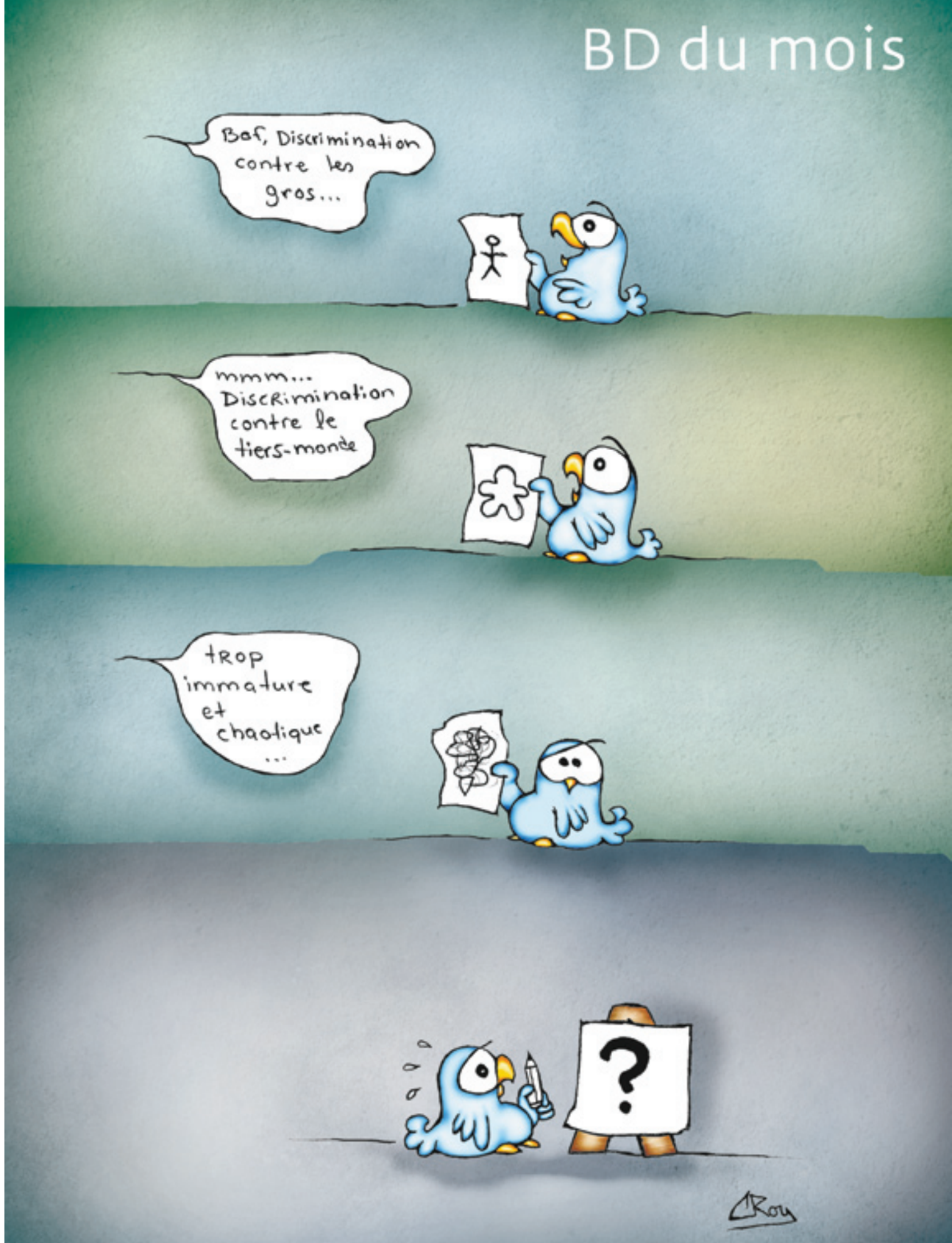
Il y en aura pour tous les goûts. Des artistes bien connus du public comme Tricot Machine ou Armand Vaillancourt, mais aussi et surtout des artistes qui évoluent dans des disciplines ne jouissant pas toujours de la plus grande diffusion. On pense ici à la danse, aux arts visuels ou encore au conte et à la poésie.

Tout le monde sort grandi de ces rencontres singulières. «C'est un gros défi pour les artistes qui, bien souvent, sont confinés dans leur propre milieu et se présentent devant un public conquis d'avance», nous dit la fondatrice de l'événement. «Le public de la rue est un public difficile, très loin d'être conquis. Ce sont des gens qui n'ont souvent pas eu la chance d'être mis en contact avec l'art, qui très souvent est inaccessible en raison du coût.»

C'est aussi une occasion unique pour le grand public de découvrir des artistes dans un contexte fort différent des salles de concert ou des galeries. «On veut rester sobre, on ne veut pas de spectacles avec les gros éclairages, la grosse mise en scène... On veut rester dans l'esthétique du camp de réfugié. Rester à l'échelle humaine», indique Roy.

La diversité artistique et humaine sera donc mise en valeur tout au long du festival. Différentes options s'offrent à ceux qui souhaiteraient soutenir l'évènement. Il est possible de faire des dons d'argent via le site Internet de l'ATSA (www.atsa.qc.ca). Des produits dérivés écolos et équitables y sont aussi en vente. Ceux qui désireraient participer à titre de bénévole peuvent s'inscrire directement sur place pendant l'événement. Roy rappelle également que la simple participation à l'une des activités «constitue en soi à une action politique».

Le rendez-vous est lancé! ◆



Fêtes, défaites et zoologie

Les rhinocéros reviennent à la charge

Julie Geffard
geffardjulie@yahoo.ca

Après plus d'une décennie d'absence, le parti politique le moins crédible du Canada renaît de ses cendres. «Parti de caves» selon Christian Vanasse, candidat défait aux élections partielles de septembre 2007 dans la circonscription de Ste-Hyacinthe-Bagot, les NeoRhinos revendiquent leur nullitude, comme les Rhinocéros avant eux, pour donner une voix aux déçus du système. Alors que la première promesse du parti Rhinocéros était de ne jamais tenir ses promesses – ce qui lui avait valu de se classer quatrième aux élections générales de 1980 – les NeoRhinos ont décidé, au risque de se fondre dans la masse des groupes militants de gauche, de s'adjoindre une mouvance «cohérente» et de soutenir des causes pas vraiment loufoques comme la lutte contre la pauvreté et la simplicité volontaire. L'aile incohérente du parti conserve quant à elle son parti pris burlesque. Extraits d'un rencontre avec son porte-étendard, François «Yo» Gourd, fondateur des NeoRhinos et candidat défait des dernières élections d'Outremont.

L'Organe: Pouvez-vous nous présenter le parti en deux mots pour ceux qui ne le connaissent pas?

Neorhino.ca.

O: C'est tout?

Ben c'est deux mots. Si tu m'en avais demandé plus, je t'en aurais dit plus.

O: Dites-m'en plus.

Le parti NeoRhino a été fondé il y a un an et demi. [...] Le premier but qu'on s'est fixé c'était de devenir un parti officiel. Ça nous a pris un an. Ça montre qu'on est pas rapide-rapide, mais c'est du monde qui font ça à temps perdu.

O: Quels sont les grands projets du parti?

D'abord, le parti est là pour ramener la démocratie, parce qu'il y a 40 % des électeurs qui ne votent plus. Et puis Stephen Harper gouverne avec à peine 25 % des votes. Ce sont des gens qui représentent un quart de la population qui signent toutes sortes de choses en notre nom. On s'est dit, on va ramener la démocratie, on s'adresse aux 40 % qui votent pas. On dit, si vous ne votez pas, vous ne comptez pour personne, vous n'êtes rien. Tandis que si vous me donnez votre vote, au moins votre vote sera un vote de protestation.

O: Treize ans se sont écoulés entre la mort du parti Rhincéros et la naissance des NeoRhinos. Qu'est-ce qui vous a donné envie de recommencer?

En fait, j'ai essayé le terrorisme burlesque. J'ai joint les Entartistes du Québec, j'ai participé à trois ou quatre manifestations, puis après ça je me suis retiré, parce que je courais pas assez vite. J'ai entarté Jacques Duchesneau, Bill Johnson puis une couple de ministres. Après j'ai fait toutes sortes d'affaires. Et maintenant, on est dans une ère où tout le monde a abdiqué, tout le monde a peur.

O: Pourquoi le parti prend-il un virage sérieux?

Parce qu'on a vieilli. Et puis il y a urgence. Dans ce temps-là [celui du parti Rhinocéros, ndlr] il y avait l'urgence du bien-vivre, et là, c'est l'urgence de l'espoir. Et aussi c'est de joindre l'utile à l'agréable. On a réussi à créer deux courants dans le parti, les cohérents et les incohérents, pour permettre à des sérieux de faire la réfolution en même temps.

O: La réfolution?

La réfolution, oui. Et puis comme on le dit souvent, [...] on ne fait pas de la politique pour prendre le pouvoir, on fait de la politique pour exprimer ce en quoi on croit, et si on réussit à avoir une majorité de votes, tant mieux, mais si on peut juste servir d'alarme, ou de pétard, ou de feu d'artifice... Face au désespoir, on est en train de se trouver un langage clownesque.

O: Vous faites partie des incohérents?

Oui, totalement. Moi je suis pour le sexe, pour l'amour, pour s'envoyer en l'air!

O: Vous comptez démanteler l'armée canadienne et la remplacer par une armée de clowns –

Oui, c'est tout à fait ça, démanteler l'armée canadienne, la remplacer par une armée de créativité, changer les fusils pour des pinceaux, et aller repeindre la Havane comme premier geste symbolique.

O: Vous voulez aussi transformer le mandat du ministère de la défense pour en faire le ministère du rire...

Ah? Ça je savais pas!

O: ...et votre slogan est «De fête en fête jusqu'à la victoire».

Celui du Rhino a été «De défaite en défaite jusqu'à la victoire». L'aile joyeuse du parti l'a changé.

O: La fête a-t-elle une place particulière dans l'idéologie du parti?

La fête a une place particulière, parce que sinon la vie est trop plate. On festoie. Dans le parti Rhinéceros, c'était sex, drug et rock 'n' roll, qui étaient considérés comme des ressources naturelles. La fête, c'est une manière de vivre, c'est une ouverture au plaisir. ◆

Photo: Albert Zablit | www.albertzablit.com

Souvenirs, souvenirs…

Le retour en force de l'oralité dans la société des Lumières

Sophie Ginoux
sophieginoux@hotmail.com

Nous n'avons jamais, jusqu'à aujourd'hui, autant parlé de communications. Ces dernières nous permettent de saisir l'actualité mondiale la plus immédiate, tout comme de nous entretenir avec des personnes qui nous sont chères de l'autre côté du globe. Pourtant, cette ère passe par des véhicules bien différents de ceux qui nous ont accompagnés pendant des millénaires. Il y a en effet bien longtemps que la pensée rationnelle est devenue le fer de lance d'une humanité en quête de connaissances, et la raison scientifique la seule réponse tangible aux problèmes que nous pouvions rencontrer.

Mais quels sont vraiment les souvenirs que nous garderons toute notre vie au fond de notre mémoire? Quelles sont les histoires qui constitueront réellement la nôtre, celles qui guideront nos choix et imprègneront chacun de nos gestes? S'agira-t-il de celles énoncées dans les livres, enseignées dans les classes, ou bien de celles que nous auront contées des témoins de ce passé? «Nous avons tous un oncle, un cousin, ou un grand frère qui nous racontent des histoires», confie Jean-Marc Massie, président du Regroupement pour le conte au Québec. «Ce sont des histoires personnelles, certes, mais qui sont toujours rattachées à une histoire plus globale. Celle de la famille, elle-même liée à celle du village, celle de la région, et finalement à celle d'un pays ou d'une culture. C'est cette petite histoire derrière la grande Histoire qui nous permet de mieux comprendre d'où nous venons.»

Dans mon livre à moi…

Massie n'est pas le seul à redonner ses lettres de noblesse à la parole. Nous assistons en effet, depuis une vingtaine d'années, à une véritable renaissance de l'oralité sous toutes ses formes. Multiplication de soirées de lecture, succès des spectacles de contes et de *spoken word*, mise en place de cours d'histoire orale dans les universités, création de chaînes documentaires comme Historia, films ou livres consacrés à des témoignages. La grande Histoire s'est rapidement enrichie d'une histoire parallèle, peuplée de vrai et de faux, de souvenirs réels et de fabulations. Une histoire parallèle que nous sommes de plus en plus nombreux à revendiquer parce qu'elle nous touche, nous questionne davantage qu'un tableau bourré de dates et de chiffres. «Contrairement à l'enseignement ou au théâtre classiques, qui veulent que les gens s'assoient et reçoivent passivement de l'information, le conte permet au public de réagir, de vivre une histoire au point de former, parfois, une communauté de sens et de sensible. C'est un art de proximité dans lequel nous pouvons tous nous retrouver», estime d'ailleurs Massie.

Des pages et des pages d'histoire

Le conte ne se résume effectivement pas à l'énonciation d'une histoire. Il représente toujours une page de notre passé, même sous sa forme la plus fantaisiste. On retrouve ainsi de nombreux éléments du réel dans toutes les légendes, dans toutes les épopées. Et inversement, l'histoire regorge d'inventions puisque avant d'être écrite, elle fut longtemps dite, transmise verbalement de génération en génération. Les plus importants livres de notre humanité, dont la Bible, sont d'ailleurs le fruit d'un imaginaire qui a pris sa source dans un événement, une expérience de vie individuelle devenue, avec le temps, multiple. «Nous partons du réel pour le réinventer, lui donner un nouveau souffle, souligne Massie. Et Dieu sait qu'au Québec, où nous avons parfois du mal à assumer notre identité, de telles légendes peuvent parvenir à nous rattacher à notre histoire et à notre culture. Car ce qui nous rattache à une culture, c'est vraiment l'imaginaire que nous plaquons sur le réel.»

Un réalisme naïf nécessaire

«Je ne suis pas étonné que des livres et des films comme *Le Seigneur des anneaux* ou *Harry Potter* puissent avoir autant d'adeptes», pense d'ailleurs Massie, «car ils nous permettent de nous réconcilier avec une réalité souvent difficile à affronter. Notre monde est en effet devenu si complexe, mondialisation oblige, que les gens ont besoin de le réenchanter. Ce réenchantement, ce fameux "on ne sait plus", est un instinct naturel très humain, car il nous permet de nous perdre à un moment donné pour mieux nous retrouver par la suite. C'est une manière de nous sortir d'un quotidien aliénant, de faire respirer l'hémisphère créatrice de notre cerveau, de retourner au "je" de l'enfant et de nous laisser à nouveau impressionner.»

Appréhender notre histoire par le biais du conte est donc finalement aussi fascinant qu'enrichissant. «Il est important de disposer de plusieurs points de vue», conclut Massie. «Celui de l'historien, celui du scientifique, mais aussi celui du poète, du conteur, du cinéaste, du peintre, de monsieur et madame tout le monde sur une société donnée, dans une histoire donnée, à un moment donné.» Une belle invitation au voyage ouverte à toutes et à tous, mais surtout le rééquilibrage nécessaire, dans le traitement historique de notre passé, entre la science et notre propre vie, faite d'écueils et de petites victoires, tous ces petits moments magiques qui ne se retrouveront dans aucun livre, ni aucune statistique. ◆

Illustration : Christine Roy | www.christineroy.net

Éduc'alcool: pour une soirée bien modérée

Sébastien Dorélas
sebastien.dorelas@gmail.com

Éduc'alcool a lancé de façon particulière, lors de la rentrée des classes en septembre dernier, sa nouvelle campagne de publicité choc. Cette campagne, qui a pour thème «Toujours cool, les concours de calage?» frappe: elle montre trois jeunes inanimés gisant dans leur vomi, mettant ainsi largement en évidence les dangers du calage d'alcool. Cette fois-ci, Éduc'alcool tenait à sensibiliser les jeunes cégépiens et universitaires. En effet, beaucoup de jeunes qui fréquentent ces établissements scolaires participent à des beuveries. L'objectif est de faire appel au sens de la responsabilité des jeunes. La campagne s'adresse autant à la minorité, qui pourrait être tentée de participer ou d'assister à des concours de calage d'alcool, qu'à la majorité des étudiants à qui l'on veut faire prendre position contre la pratique et intervenir s'il y a lieu pour y mettre fin.

Le calage, qui consiste à boire la plus grande quantité d'alcool le plus rapidement possible, est un phénomène en expansion au Québec. Il peut s'agir d'un concours ou d'un défi organisé par un bar, un organisme, une association, ou encore d'une activité improvisée par un groupe d'amis dans un lieu public ou privé. C'est une pratique totalement illégale. Plusieurs associations étudiantes organisent ce que l'on appelle des soirées «asséchons la taverne», ou *pub crawls*. Au cours des derniers mois, les médias ont exposé plusieurs exemples de ces soirées bien arrosées, entre autres à l'Université McGill et à l'École Polytechnique. Depuis 2001, il y a eu deux décès reliés aux calages d'alcool au Québec.

Depuis 2001, il y a eu deux décès reliés aux calages d'alcool au Québec.

Depuis 1989, Éduc'alcool lutte activement pour mettre fin à l'organisation de concours de calage. «Il était de notre devoir de frapper encore plus fort et de façon plus spectaculaire afin de dévaloriser ceux qui s'adonnent à ce genre de pratique», affirme Hubert Sacy, directeur général de l'organisme. La dernière campagne choc fait partie de la quatrième étape d'une offensive visant à enrayer l'abus d'alcool. Lancée en 2004, elle cherche à sensibiliser l'ensemble de la population aux conséquences du calage et de la consommation excessive d'alcool.

Marie-Soleil Tougas fut la seule porte-parole officielle de l'organisme jusqu'à son tragique décès, survenu en lors d'un accident d'avion en 1997. Depuis lors, Éduc'alcool n'a plus eu de personnalité publique comme porte-parole. «Nous avons décidé que ce qui était le plus important, c'est le message et non le messager», déclare Hubert Sacy. Toutefois, pour certaines campagnes, l'organisme fera appel à ce qu'elle considère comme des porte-paroles ponctuels. «Nous aurons un porte-parole selon le besoin de notre campagne. Récemment, Babu [VJ à MusiquePlus, ndlr] a été le porte-parole de la campagne que nous réalisons avec Nez Rouge», explique le directeur général.

D'autres initiatives sont menées par Éduc'alcool afin d'informer les jeunes. L'une d'entre elles concerne la ligue d'improvisation Juste pour Rire. Cette tournée se rend dans les écoles secondaires du Québec afin de faire passer le message. Il n'y a pas que les directions scolaires qui se sentent concernées par la campagne. Certaines associations étudiantes se sont prononcées contre l'organisation de concours de calage et ont collaboré à la campagne.

Pour Hubert Sacy, ces résultats démontrent que le message passe dans la plupart des cas. «Les campagnes ont remarquablement réussi sur les campus, mais on ne sait pas précisément ce qui se passe hors campus ou dans les résidences. Enfin, il existe toujours des récalcitrants qui sont plus difficiles à convaincre et auxquels il faut s'adresser par des images et des slogans chocs», déclare-t-il.

«On ne veut pas casser le party, cependant ce que l'on déplore chez certains jeunes, c'est qu'ils boivent un peu trop. Dans ces cas-là, leurs comportements frôlent le stade de la dangerosité», conclut-il. ◆

L'Islande, trouble-fête

Erik James Burgos
youngpadawan20@msn.com

Aujourd'hui, l'euphorie exaltante qui entoure la construction européenne semble s'être propagée dans de nombreux États: Croatie, Monténégro, Macédoine, Turquie, Maroc souhaitent tous adhérer aux institutions européennes dans le but affiché de bénéficier d'avantages économiques et politiques. Le cas de l'Islande est un contre-exemple. En effet, le pays a toujours refusé d'intégrer l'Union Européenne (UE) en raison de considérations historico-culturelles, politiques et économiques.

Porte d'entrée du centre de la Terre selon Jules Verne dans son célèbre roman *Voyage au centre de la Terre*, chaos de pierre d'après Pierre Lotti dans *Pêcheurs d'Islande*, l'Islande est encore de nos jours une île isolée, méconnue, voire totalement ignorée de tous. Pourtant, sa localisation stratégique, dans l'océan Atlantique, à mi-chemin entre les continents américain et européen, aurait dû renforcer son poids politique dans les relations transatlantiques ainsi qu'au sein de l'UE. Malgré tout, cet État insulaire, souvent relégué à un rôle politique de second plan, réitère sans cesse son refus de participer au projet européen.

Dans un ouvrage consacré à la politique intérieure de son pays[1], le politologue islandais Sigurdur Magnússon accorde une importance considérable à l'aspect historico-culturel pour expliquer ce rejet catégorique. Pour lui, la particularité islandaise serait garantie par «un héritage historique d'exception qui concourt à établir une identité forte». En effet, le Landnamabok (livre de la colonisation) est un livre datant des premiers colons vikings du IXe siècle qui relate la découverte de l'Islande et son évolution sociale et politique. Il façonne ainsi l'identité islandaise en créant un lien fort entre les Islandais et leurs racines. Dans le même ordre d'idée, l'Althing, parlement islandais fondé en 930, est généralement considéré comme le premier parlement démocratique du monde. Dans ce cadre, Magnússon explique que «les institutions européennes ne bénéficieraient que d'une très faible légitimité culturelle et historique».

En revanche, selon Gudmundur Hálfdánarson, qui enseigne à l'université de Reykjavik, le refus d'adhérer à l'UE découlerait d'une forte volonté des Islandais de préserver leur souveraineté démocratique[2]. Ainsi, la souveraineté islandaise «ne peut se diviser ou être partagée avec d'autres États ou transférée vers une quelconque organisation internationale». L'Islande a en fait perdu son indépendance de 1262 à 1944, tour à tour dominée par les Norvégiens, les Danois, puis par les Américains et les Britanniques. L'année 1944 est évidemment considérée par les Islandais comme une date symbolique. Hálfdánarson en conclut que ces derniers ne sont «pas prêts à perdre une souveraineté et une indépendance qui leur a fait défaut pendant plus de 600 ans». L'intégration européenne serait donc largement perçue comme un retour à la domination étrangère.

Jacques Mer, économiste et ancien diplomate français en Islande, n'est pas convaincu par les arguments de Magnússon et de Hálfdánarson. D'après lui[3], ce sont strictement des considérations économiques qui motivent l'opposition systématique des Islandais à l'adhésion à l'UE. L'importance des activités liées à la pêche est effectivement immense. Elles sont non seulement ancrées dans la culture populaire islandaise, mais elles forment également le premier secteur économique du pays. Selon Mer, c'est une «véritable poule aux œufs d'or qui constitue environ 16 % du produit intérieur brut». De toute évidence, les intérêts maritimes de l'Islande ont tendance à peser un poids important dans la balance politique. Une potentielle intégration aux institutions européennes serait donc suicidaire pour l'économie islandaise de la pêche, puisque «les lois européennes déjà existantes imposeraient des quotas de pêche, limiteraient les eaux territoriales islandaises et partageraient les bénéfices et les profits de la pêche insulaire» avec les autres membres de l'UE selon Mer.

L'attrait économique de l'UE est aussi sérieusement concurrencé par celui du Conseil nordique. Initiative danoise, cette tribune économique et politique, créée en 1952, regroupe Danois, Islandais, Norvégiens, Suédois et Finlandais dans une coopération économique efficace et prospère. Jacques Mer indique qu'un «marché commun a été créé dès le début des années 60» mais que «le respect des souverainetés nationales est le garant du succès de cette coopération». Bien que sur les cinq membres du Conseil nordique, trois (le Danemark, la Suède et la Finlande) soient également membres de l'UE, Mer atteste que «la coopération économique demeure florissante, voire performante». Dans ce contexte, la nécessité d'intégrer le système européen n'est plus justifiée.

Malgré l'hostilité quasi unanime des Islandais à une alliance européenne, des mouvances euro-sympathisantes ont fait irruption ces trois dernières années. Le Mouvement Européen Islandais, mené par Eirikur Bergmann Einarsson, lutte pour l'adhésion de son pays aux institutions européennes. Toutefois, le bilan de cette association militante reste mitigé et ne soulève l'attention que d'un petit nombre d'Islandais. ◆

[1] *Northern Sphinx, Iceland and the Icelanders from the Settlement to the Present*, McGill-Queen's University Press, 1977
[2] «Iceland and Europe» in *Eurepean Peripheries in Interaction: The Nordic Counties and The Iberian Peninsula*, Universitad de Alcalà, 2002
[3] *Portrait de l'Islande*, La documentation française, 2004

La paix, une utopie?

Dialogue avec un Israélien hors du commun

Khaled Abu Toameh est un journaliste israélien d'origine palestinienne. Correspondant du Jerusalem Post et des médias américains en Cisjordanie et à Gaza, il couvre les événements en Cisjordanie et dans la bande Gaza depuis 24 ans. Il est aussi producteur de nombreux documentaires sur les palestiniens et dénonce notamment la corruption de l'Autorité palestinienne.

Amine Dabchy
dabchyamine@hotmail.com

L'Organe: Est-ce difficile en tant que musulman de travailler pour un journal israélien?

Non. Tout d'abord, les médias israëliens ne boycottent pas les Palestiniens. Même le Hamas organise des conférences de presse en présence de journalistes israéliens. Je peux vous affirmer que c'est une expérience très plaisante de travailler en Israël en tant que journaliste, d'ailleurs de nombreux journalistes étrangers choisissent Jérusalem aux autres capitales arabes pour couvrir le Moyen-Orient, car en Israël ils trouvent la liberté d'expression qui est malheureusement absente dans les autres pays de la région.

O: Vous êtes né en Cisjordanie, que la communauté internationale considère comme un territoire occupé. Que pensez-vous de la situation dans votre territoire d'origine?

En effet, ma mère est palestinienne et la situation est, c'est vrai, très mauvaise en Cisjordanie. La situation de tous les Palestiniens est terrible. Mais je ne blâme pas seulement l'occupation d'être en cause. Il y a de sérieux problèmes là-bas avec le gouvernement, les partis politiques ainsi que la gestion du social. La corruption est répandue, qu'elle soit individuelle ou gouvernementale. En 1994, Israël s'est retiré partiellement des territoires palestiniens. L'éducation, la santé, l'éducation ainsi que la police ont été transférés sous la souveraineté de l'Autorité palestinienne, mais malheureusement, le résultat est que l'O.L.P a failli dans sa mission, qui était d'instaurer de solides institutions. Je pense qu'aujourd'hui, c'est la raison principale de l'anarchie.

O: Que pensez-vous de la lutte de pouvoir entre le Fatah et le Hamas, et la création de deux mini États, le premier en Cisjordanie par le Fatah, et l'autre à Gaza par le Hamas?

Ce n'est pas une lutte de pouvoir entre les bons – Fatah – et les mauvais – Hamas. Les deux sont mauvais. C'est malheureusement le peuple palestinien qui paie le prix de ces combats. Et ils se battent pour quoi? S'ils luttaient pour la démocratie et la liberté, cela serait légitime, mais le but de leur combat est la recherche avide de pouvoir, l'argent et un gouvernement fantoche! Les Palestiniens savent que ce ne sont pas eux qui détiennent le réel contrôle des choses.

O: La communauté internationale considère le Hamas comme un parti terroriste. Comment doit-on le considérer aujourd'hui, puisqu'il s'est engagé en politique et a mis fin à ses activités terroristes depuis 2004: un partenaire pour Israël ou toujours un ennemi?

Premièrement, la communauté internationale, y compris Israël, a autorisé le Hamas à participer aux élections malgré les avertissements de l'Autorité palestinienne. Israël a même facilité le processus du vote à Jérusalem Est. Le résultat, c'est que le Hamas a remporté les élections contre toute attente, et a ainsi poussé la communauté internationale à boycotter les nouveaux vainqueurs. [...] Maintenant, concernant le Hamas, je le reconnais comme une organisation terroriste, islamique et radicale, et en tant qu'arabe musulman libéral, je ne peux le tolérer. Est-ce que l'on peut négocier la paix avec le Hamas? Non je ne le pense pas, car le parti ne changera jamais son idéologie radicale qui ne reconnaît pas Israël. Mais pouvons-nous négocier avec le Hamas sur d'autres problèmes? On peut leur parler de la réduction de la violence, d'une trêve de longue durée. Cela serait intéressant. Mais ce serait une erreur de parler paix avec eux car cela n'arrivera pas.

O: Peut-on dire que le mouvement nationaliste palestinien s'est transformé en un mouvement religieux ou djihadiste?

Ce conflit au Moyen-Orient a pris la forme d'une guerre religieuse. Ce n'est plus un conflit territorial, sinon le différend aurait été réglé depuis longtemps, car les juifs ont la volonté de rendre les territoires aux Palestiniens. Je pense que le vrai problème aujourd'hui est

Photo: Albert Zablit | www.albertzablit.com

que beaucoup de pays musulmans dans la région ne veulent pas de l'existence d'Israël. [...] Je suis sûr que si demain des élections libres s'organisaient dans tous les pays arabes allant de l'Algérie à la Syrie, nous serions en présence d'un raz-de-marée islamiste. Ce serait peut-être un vote protestataire, mais le résultat aurait une signification particulière. Les États-Unis ont aidé différents dictateurs à arriver au pouvoir, comme l'O.L.P en Palestine, alors le peuple, dans le dessein de punir les dictateurs pro-américains Yasser Arafat ou Mahmoud Abbas, a voté pour le Hamas.

O: Quelle est la voix de la rue en Palestine et quelle est la situation humanitaire sur le terrain?

Le peuple veut des solutions et une meilleure vie avec une fin des conflits internes entre les différentes factions. La situation humanitaire est terrible, spécialement dans la bande de Gaza depuis qu'Israël s'est retiré. Où sont les riches pays arabes et leur soutien au peuple palestinien? Ironiquement, Israël est le seul pays de la région qui aide quotidiennement les palestiniens.

O: Avec qui Israël devrait dialoguer en Palestine? Et avec qui les Palestiniens devraient parler?

Israël devrait dialoguer avec qui veut dialoguer et guerroyer avec qui veut la guerre.
On dit que le Hamas est une organisation terroriste, mais le Fatah a aussi du sang sur les mains. Il n'y a pas de concept qui définit un bon terroriste et un mauvais terroriste, les deux sont mauvais. Les Palestiniens n'ont pas d'autre choix que de dialoguer. Ils ont négocié avec Ariel Sharon, Netanyahou, Barak et maintenant Olmert. Dans tous les cas, parler dans cette région du monde, même pendant 20 ans, c'est mieux que tirer des balles. Cela sauvera la vie d'au moins un enfant.

O: Selon vous, qu'est-ce qui pourrait aider à résoudre le conflit?

C'est très difficile, je ne crois pas que ce conflit se finira un jour, pour plusieurs raisons.
D'abord, je ne pense pas qu'une si petite terre puisse être divisée, il n'y a pas d'espace pour deux États entre le fleuve Jourdain et la mer Méditerranée. J'ai cru dans le passé en l'utopie de supporter la solution de deux pays. C'est trop petit, ici on ne parle pas du Canada. La distance entre Jérusalem et Ramallah, c'est seulement sept minutes en voiture! La tragédie dans cette partie du monde, c'est qu'il y a 5 millions de juifs et 4.5 millions d'arabes vivant les uns sur les autres. Je ne vois aucun espoir en la création de deux États, peut être en l'établissement d'un seul état comprenant juifs et musulmans. Mais les juifs ne l'accepteraient jamais car ils veulent maintenir le caractère juif de l'État d'Israël [...]. Par contre, les Arabes accepteraient sûrement cette option.

O: Comment vivent les 20 % d'arabes israéliens?

J'en suis un, et l'on se trouve face un dilemme, car notre pays est en guerre avec notre peuple. Cela crée quelques problèmes identitaires. Aujourd'hui, les choses sont plus claires, car la majorité absolue des Arabes israéliens a été fidèle à Israël depuis le début.
Malheureusement, l'État d'Israël ne traite pas mes concitoyens d'origine arabe de manière juste par rapport aux juifs. Il y a un grand problème de discrimination, et bientôt si cela ne change pas, l'Intifada ne se trouvera plus dans les territoires occupés mais dans les rues de Tel-Aviv.

O: Que pensez-vous du mur qui s'est construit entre Israël et la Palestine?

Grâce à ce mur, les attentats terroristes ont nettement baissé. Même s'il a été mal tracé, et que beaucoup de Palestiniens en souffrent, il sauve des milliers de vies du côté israélien. Si je dois choisir entre la souffrance et la mort, c'est la souffrance que je choisis sans aucune hésitation.

O: Qu'est la Palestine, est-ce un État, une utopie d'État, ou bien une colonie?

De quelle Palestine est-ce que vous parlez? Il y a la Palestine du mandat anglais, et Israël est assise sur 78 % de sa superficie. Et puis il y a la Cisjordanie et Gaza, qui ne sont pas la vraie Palestine historique. Où est la Palestine? Je ne vois pas de pays, je vois deux entités séparées: Gaza, gouvernée par le Hamas, et la Cisjordanie du Fatah.

O: Que pensez-vous de l'implication d'autres pays arabes, comme par exemple le Maroc, où les juifs et les musulmans ont toujours vécu en harmonie?

En effet, feu le roi Hassan II a joué un très grand rôle dans le rapprochement des deux peuples et la résolution du conflit. Je pense sincèrement que les juifs et les musulmans peuvent vivre ensemble. On a tellement de choses en commun.

O: Quel est votre message d'espoir et de paix?

J'ai bien peur de ne pas être porteur de bonnes nouvelles. Je peux simplement espérer que les deux belligérants trouveront une sorte d'arrangement ou de trêve. Mais concernant la paix, cela n'arrivera jamais. On peut espérer réduire la violence, cela est plus réaliste ◆

Une tendance au trad

Julien Faille-Lefrançois
jul950@hotmail.com

Les groupes et les musiciens qui adoptent la musique traditionnelle foisonnent. Celui que le grand public perçoit comme le modèle par excellence du mouvement, Mes Aïeux, a remporté trois trophées au gala de l'ADISQ le 28 octobre dernier. La musique traditionnelle, ou «trad», connaîtrait-elle son apogée?

Les artistes du milieu, eux n'en sont pas si sûrs. Nicolas Boulerice, musicien au sein du groupe Le Vent du Nord et du duo Boulerice-Demers, et membre fondateur de la compagnie de disques Roues et Archets, qui se consacre à la musique traditionnelle québécoise, admet que les années 1990 ont permis à plusieurs de percer. Depuis 2000, toutefois, il croit plutôt qu'il y a un phénomène de saturation: le nombre de musiciens surpasse la demande du public. De son côté, Steve Provost, ancien participant à l'émission de télé-réalité Star Académie, où il a interprété des chansons de Mes Aïeux et de La Bottine Souriante, déplore surtout que le contrôle exercé par la radio contribue à garder le trad au stade de musique *underground*. Avant qu'il ne la popularise à Star Académie, la chanson *Dégénérations* s'était vue refuser les ondes à plusieurs reprises.

Ce n'est pas tellement la musique traditionnelle qui connaît une popularité fulgurante en ce moment, mais plutôt des musiciens qui arborent des influences du style traditionnel. *Mes Aïeux* n'ont qu'«un pied dans le trad», soutient Boulerice, ajoutant que le groupe le reconnaît lui-même. Boulerice concède que cela réussit peut-être à stimuler l'intérêt du public pour la véritable musique traditionnelle. Néanmoins, il ne s'agit selon lui que de «quelques phénomènes qui tendent à la faire découvrir», sans plus.

«Quelque chose de différent»

Selon Boulerice, la musique traditionnelle capte l'attention du public car elle offre «quelque chose de différent». Bien que le style garde ses racines ancrées dans de vieilles traditions, il se laisse imprégner des influences modernes. Il cite en exemple le groupe Les Batinses, qui s'adonne à une musique qui combine le trad et le trash. Provost constate lui aussi que la définition de la musique traditionnelle est large, avec notamment les subdivisions du néo-trad et du folk-urbain. Selon lui, le public recherche avant tout «des groupes qui sortent de l'ordinaire. [...] Sans révolutionner, ils veulent essayer de donner une couleur différente au trad.» Boulerice ajoute que la musique traditionnelle d'aujourd'hui n'est pas nécessairement centrée sur la chasse-galerie, la cabane à sucre et les *beans*. Bien sûr, les musiciens interprètent toujours «des vieilles chansons en tabarnouche», mais généralement, ils «cherchent à s'éloigner des clichés, même s'ils pourraient servir de porte facile à un grand public».

Le Vent du Nord donne ses prestations aussi bien au Québec qu'en Europe. Le fait que les Européens s'intéressent à la musique traditionnelle québécoise n'est pas si surprenant, explique Boulerice, car le trad québécois a le potentiel d'une «musique du monde», d'un «*world beat*». Elle aborde des thèmes universels, il n'est donc pas étonnant qu'elle puisse avoir une telle portée. Malgré tout, son influence reste plus puissante sur le peuple au sein duquel elle est née. La passion pour la musique traditionnelle des deux musiciens provient d'ailleurs d'un héritage familial. «Mon père, dans notre région, est un des plus grands chanteurs de chansons à répondre, affirme Provost. C'est un violoneux et tappeux de pied.»

L'étiquette politique

La première renaissance de la musique traditionnelle est survenue dans les années 1960 et 1970. Le trad évoluait alors conjointement avec la montée de l'indépendantisme, fait remarquer Boulerice. Ce qui est d'autant plus vrai que le style musical s'est essoufflé après l'échec du premier référendum. Provost signale de plus que c'est «une musique du terroir, qui vient de nos racines», et qui crée donc un effet de rassemblement. L'enthousiasme pour le trad décuple d'ailleurs à l'heure des célébrations, particulièrement celle de la Saint-Jean-Baptiste.

Boulerice ne pense pas qu'un rôle politique soit aujourd'hui associé au trad, malgré les convictions indépendantistes de plusieurs musiciens du milieu. Il voit d'un bon œil le fait que la musique traditionnelle se détache d'une cause politique. De cette façon, estime-t-il, elle est perçue pour ce qu'elle est, une musique, plutôt qu'un message politique. ◆

Le Vent du Nord se produira à l'occasion de La Veillée de l'avant-veille, le 30 décembre prochain au Club Soda.

Tous à la table, c'est Ramadan

Laurence Sabourin-Baribeau
laurencesb@hotmail.com

Le ramadan est le nom que les musulmans donnent au neuvième mois de leur calendrier lunaire. C'est un mois qu'Allah a sacralisé quand il l'a choisi pour révéler le Coran aux hommes. Depuis cet événement religieux important, le ramadan est devenu le mois de l'expiation des péchés où chaque acte pieux que les musulmans accomplissent (prières, lecture du Coran, petits gestes pour les pauvres ou les malades) leur procure du mérite religieux qui détermine l'accès au paradis. Pour bien profiter de ce mois d'échanges avec Allah, il faut travailler à se déconnecter du monde matériel. C'est pour cela que tous les musulmans de tous les pays du monde qui ont atteint l'âge de la puberté et qui sont en bonne santé doivent pratiquer le jeûne strict qui est un des cinq piliers (solides) de l'islam.

Vite résumé comme ça, pour ceux qui ne connaissent pas l'islam, le mois du ramadan semble un brin austère! Samia Bouzourene membre de l'Équipe Présence Musulmane, organisme qui encourage la citoyenneté participative des musulmans et qui travaille à diffuser une meilleure compréhension de l'islam, démystifie cette idée. «Même si l'objectif premier est le religieux, le mois du ramadan est considéré par les musulmans comme un mois de fête.» Fête qui commence au quotidien dès que le soleil se couche, ce qui marque la rupture du jeûne. «Alors, nous nous échangeons des souhaits, on se félicite, on se dit "qu'Allah te récompense" et nous avons alors tous hâte de manger, mais il ne faut pas aller trop vite! Le jeûne se rompt en famille en grignotant des dattes avec de l'eau ou du lait. C'est mieux pour le corps de commencer par des aliments légers.» Un grand souper, le *fûtur*, est organisé avec la famille élargie et les amis. «C'est un grand moment de plaisir et de discussion.» C'est aussi une célébration de la gastronomie traditionnelle car les plats servis sont spécifiques au mois du ramadan. Samia, qui est Algérienne, nous explique que c'est la *chorba*, plat cuisiné à base de mouton, de légumes, de pois chiches et de fines herbes qui est le met le plus typique du ramadan. «La cuisine lors de ces soupers est meilleure que pendant le reste de l'année. Les plats sont cuisinés à la maison si on a le temps. Ils sont très riches en viande et les desserts sont très sucrés. Ici au Québec, on ne peut pas à chaque soir faire des grandes rencontres de famille comme dans les pays musulmans. C'est difficile d'accommoder le travail, la piété et la préparation de la table pour la rupture du jeûne.» Samia nous explique «qu'un moment de grande joie pour les musulmans c'est quand on initie un enfant au jeûne. Il commence tranquillement en faisant le jeûne une journée par semaine, durant le weekend. Un sirop spécial est préparé pour lui avec de l'eau, du citron, de la fleur d'oranger et du sucre. Au coucher du soleil, on lui présente ce sirop qu'il boit en premier. Dans la journée, on a pris soin de lui préparer son plat préféré et au souper il sera servi le premier. Ce sont des beaux moments.» Elle ajoute qu'«à la fin du mois du ramadan, les musulmans sont fatigués, mais il y a aussi une belle nostalgie. Après ce mois de rencontres, de communion, on se sent bien, on est envahis par un bien-être physique et spirituel. On a hâte à l'année prochaine.»

Durant ce mois, Samia nous dit que ce sont des valeurs comme la fraternité, le partage et la solidarité de la communauté qui sont véhiculées. Les musulmans d'ici sont conscients d'avoir partagé ce moment avec l'ensemble des fidèles à travers le monde. On voit bien que le sens de la fête est différent chez les musulmans. Au Québec, fêter rime souvent avec les joies de l'alcool alors que les musulmans sont à la recherche d'un autre type de joie qui peut émaner de la maîtrise de soi qu'ils acquièrent en faisant l'exercice du jeûne et qu'ils célèbrent quotidiennement le soir. Leurs raisons ou façons de faire la fête durant le Ramandan sont imbriquées avec la religion.

Le ramadan à Montréal n'est pas une pratique totalement fermée ou réservée aux seuls musulmans. «Même si vous n'êtes pas musulman, vous pouvez pratiquer le jeûne. Aussi, plusieurs familles que je connais ici à Montréal sont très heureuses d'accueillir dans leurs soupers des non-musulmans», nous dit Samia, qui signale également qu'à Montréal, plusieurs mosquées offrent de la nourriture au public durant le ramadan. Ainsi, un Québécois moyen et pas musulman du tout qui serait habité par cette qualité utile dans une ville cosmopolite qu'on nomme «ouverture d'esprit» pourrait, après avoir imité ou non (seul le tout-puissant le saurait) un jeûne dans les termes du contrat musulman, déguster quelques plats exquis en compagnie des membres d'une communauté musulmane et peut-être y redécouvrir quelque chose comme le respect des pratiques religieuses et culturelles des Autres. ◆

Contrat du jeûne du ramadan

Pendant un mois, du lever au coucher du soleil, il est interdit de manger, boire, fumer, sacrer et mentir. Les rapports sexuels sont proscrits. La masturbation est à l'index.

Ces prescriptions doivent être observées rigoureusement, car elles seront surveillées sévèrement par Allah, qui lui seul sait si un individu a respecté son jeûne ou non. Le jeûne est rompu et les journées perdues pour un baigneur qui avale de l'eau dans sa piscine, une femme dont les menstrues débutent entre le lever et le coucher du soleil, l'individu qui avale une graine de sésame à midi ou qui aurait passé toute la journée évanoui.

Le mythe de l'artiste maudit

André Lemire
lemao5@uqo.ca

Doit-on être schizophrène et alcoolique pour être un grand artiste? La question peut paraître bien naïve, mais elle évoque une conception romanesque profondément ancrée dans notre inconscient collectif. On assimile généralement le fait d'être artiste au fait d'être marginal. «Regarde comment elle est habillée, ce doit être une artiste!» Cette conception n'est pas nécessairement erronée mais elle révèle un malentendu certain. En effet, on peut considérer qu'être artiste peut prendre deux sens: être artiste au sens d'avoir une personnalité artistique (être original) et être artiste au sens d'en pratiquer le métier. Or, c'est généralement la première conception qui prédomine dans nos esprits. Dans son texte polémique intitulé «Y'a trop d'artistes, les œuvres d'art sont trop chères, mais c'est pas grave parce que tout l'monde s'en fout», publié chez *Mémoires vives* en 2004, l'auteur Richard Ste-Marie fustige cette confusion dévalorisant l'aspect professionnel du travail d'artiste. «Ah, vous êtes artiste! J'ai une tante aussi qui fait des toiles durant ses temps libres...» Selon lui, c'est un peu comme si on mettait un médecin et une guérisseuse de village utilisant des remèdes de grand-mère sur un pied d'égalité. De ce malentendu résulte une vision carrément fausse du métier d'artiste. Car être artiste est aussi et surtout un métier, avec toutes les contraintes et les exigences que cela implique.

Le portrait qu'a fait Verlaine en 1888 de ses «Poètes maudits» marque toujours profondément notre conception de ce qu'est un artiste: un être marginal, angoissé, voire asocial qui consomme drogues et alcool à profusion. Il est doté dès sa plus tendre enfance d'un génie certain et meurt idéalement jeune, beau et incompris. Nous vivons une époque qui voue un culte tout particulier à la jeunesse et qui redoute la vieillesse plus que tout. Rien n'est plus vendeur que de se mériter le qualificatif de jeune artiste prometteur. On en arrive même parfois à se sentir vieux à 25 ans. Pourtant, la liste est longue des artistes québécois de toutes disciplines dont la carrière a débutée dans la trentaine ou la quarantaine. Le concept d'artiste maudit va de pair avec le concept plus que jamais idolâtré du génie. Les exceptions que constituent les Rimbaud, Nelligan et autre Mozart de ce monde ne sont pas la norme. On tend généralement à minimiser la somme de travail et d'efforts fournis par ces «génies». Peu de témoignages et de récits relatant la vie de ces grands personnages nous présentent les journées entières passées à la table de travail à écrire et réécrire, à retravailler leurs œuvres. Car il y a bel et bien un travail de correction et de réécriture derrière les œuvres de tout grand génie, en insistant ici sur le mot travail. On préfère généralement nous raconter les fêtes, les psychoses et les anecdotes croustillantes (Rimbaud plantant un poignard dans la main de Verlaine ou Van Gogh se coupant l'oreille), qui sont plus romanesques. Quoi de plus ennuyant en effet que quelqu'un assis à une table ou installé devant une toile 16 heures d'affilée. Or, si ces génies avaient été sur le party toute la journée, ils n'auraient pas eu le temps de créer des œuvres si magistrales avant l'âge de 20 ans.

Ces grands créateurs étaient d'abord et avant tout des êtres profondément déterminés et dotés d'une autodiscipline hors du commun. La pratique du métier d'artiste à temps plein, dans l'objectif d'en vivre, est généralement incompatible avec le mode de vie déluré qu'on lui associe. En tant que travailleur autonome, l'artiste doit être rigoureux et doté d'un certain sens de l'entrepreneuriat, qui sont des qualités incompatibles avec une consommation effrénée de drogue et d'alcool et des comportements autodestructeurs et asociaux.

Il faut bien convenir pourtant que l'artiste maudit n'est pas que pure invention. Les angoisses et tous les aspects plus ténébreux de l'âme humaine jouent un rôle certain dans la création d'œuvres d'art. De nombreux artistes créent surtout sous l'impulsion des événements moins heureux de leur environnement. Daniel Leblanc-Poirier, auteur du recueil «La lune n'aura pas de chandelier», paru cette année chez l'*Hexagone*, croit pour sa part qu'un certain chaos est nécessaire à la création. «L'art à un côté thérapeutique», explique le poète. «J'écris en quelque sorte pour me changer les idées. Donc, si ça va trop bien, je n'ai tout simplement pas l'envie de créer.» Pour lui, l'écriture consiste ainsi à mettre de l'ordre dans le chaos d'une existence souvent trop compliquée.

Que l'artiste soit heureux ou maudit, on constate partout qu'il est auréolé d'un prestige et d'un romantisme certain. Quoi de plus romantique en effet que d'avoir le privilège unique de pouvoir vivre de ses passions. ◆

Illustration : Christine Roy | www.christineroy.net

À table !

Peut-on se moquer de tout? Et, surtout, peut-on le faire intelligemment? Cette question est pertinente lorsque l'on décide de s'attaquer à des tabous, des classiques ou, plus simplement, à des apôtres d'une certaine vision des choses. Voilà pourquoi, dans l'esprit de fête qui anime ce numéro de *L'Organe*, nous avons bravé tous les interdits et décidé de partager avec vous trois récents et savoureux blasphèmes. Au menu: religion, politique et recette du succès. Bon appétit!

Sophie Ginoux
litterature@lorgane.org

EN PRIMEUR – Parution le 14 novembre 2007
Il n'y a pas de Secret
de Marc Britan
Éditions Les Intouchables
240 pages – 19,95 $

Avez-vous succombé, comme des millions de lecteurs de par le monde, à la vogue du *Secret*, le livre de Rhonda Byrne qui nous promet de devenir riches et célèbres en appliquant la recette de la loi de l'attraction, liée à la maîtrise de l'univers? Alors cet essai est fait pour vous! Non, il ne s'agit pas d'une nouvelle bible d'un des gourous du nouvel âge, qui nous vendent des conférences et des croisières de méditation à des coûts faramineux. Il est plutôt question, dans cette petite bombe du bon sens, de dénoncer tous les stratagèmes d'une des plus vastes opérations de marketing de ces dernières années. En effet, à l'intérieur de *Secret*, un livre aux allures de vieux grimoire, Mme Byrne a habilement fait des emprunts aux religions, à l'ésotérisme et à la science pour bâtir une légende, celle de la recette du succès. En déformant le message véhiculé dans les plus grands textes connus, en s'arrogeant l'appui de célébrités mortes depuis longtemps et en trahissant tous les principes qu'elle vante dans son ouvrage, elle est ainsi devenue, non pas l'incubatrice d'un nouvel élan humaniste, mais plutôt la grande prêtresse du mensonge élevé au statut de vérité. Il fallait donc qu'enfin quelqu'un ait le courage de s'attaquer à ce dogme de l'illusion, ce que Marc Britan, qui étudie depuis une quinzaine d'années les thèmes dont traite *Le Secret*, a admirablement réalisé. *Il n'y a pas de Secret* est effectivement un essai dont l'humour n'a d'égal que la pertinence des réflexions. L'auteur y dévoile les manœuvres des instigateurs du *Secret*, tout en nous donnant des clés de compréhension et d'étude qui nous permettent de mieux nous connaître et nous accepter... sans l'aide de l'univers! Courez en acheter un exemplaire!

Le prédateur et l'imposteur
De Jean-Denis Garon et Alain Therrien
Éditions Michel Brûlé – oct. 2007
264 pages – 24,95 $

Alors que tous les médias, le mois dernier, n'ont cessé de vanter la «merveilleuse» biographie de Jean Chrétien, dans laquelle il était notamment question de sa grande qualité de gestionnaire de l'économie canadienne, est paru un peu plus anonymement un essai, signé par deux économistes chevronnés, dénonçant au contraire la supercherie dont nous aurions selon eux été victimes pendant les derniers règnes libéraux à Ottawa. Effectivement, d'après les deux auteurs de cet ouvrage, Jean Chrétien n'aurait pas hésité, pour rétablir l'équilibre budgétaire fédéral, à couper dans les transferts aux provinces, notamment dans des secteurs clés de l'économie comme la santé ou l'éducation. Quant à Paul Martin, il se serait contenté de bénéficier de la croissance économique pour passer pour un héros des finances. Ce qui fait de ces deux hommes le prédateur et l'imposteur que tancent, avec beaucoup de preuves tangibles et un humour caustique certain, les deux économistes, qui poussent l'audace jusqu'à proposer, au-delà de ce qu'ils considèrent comme un disfonctionnement chronique d'une fédération menée par des *leaders* sans courage politique, des pistes de solutions pour un Québec moderne. Une nouvelle vision des choses que nous vous invitons à découvrir.

Les dindons du destin
de François Landry
Les cris vains, éditeur – sept. 2007
336 pages – 24,95 $

La Bible aura probablement été la plus grande source d'inspiration de tous les temps. On l'a en effet interprétée de plusieurs manières, mais on l'a aussi dessinée, peinte, sculptée et filmée sous tous les angles. Certains se sont même permis d'en reprendre le récit, de manière caricaturale ou critique. Toutefois, seules quelques tentatives ont échappé au sacro-saint message moraliste et, il faut l'avouer, désuet de ce texte. Nous avons par conséquent adoré la lecture des *Dindons du destin*, un roman qui revisite les Évangiles d'une manière hilarante, pour ne pas dire carnavalesque. Sous la plume inventive et débridée de François Landry, nous y suivons les pas de Christophe, élevé au milieu de nulle part par un père émasculé et une mère vulgaire et castratrice. Doué pour la magie, Christophe se retrouve un jour propulsé par une machine à voyager dans le temps dans le désert de Galilée, où il devient, par une suite d'événements désopilants, le messie du prolétariat local... Toute l'histoire de Jésus est ainsi appréhendée sur un ton résolument loufoque, mais ô combien distrayant et intelligent. Une lecture recommandée à tous les blasphémateurs devant l'éternel!

l'Organe vous invite*

Photo : Albert Zablit | www.albertzablit.com

* à se joindre à son équipe **| redaction@lorgane.org**

OPTIQUE TOWN

MEILLEURS PRIX POUR LES ÉTUDIANTS

Tous les étudiants
Examen de la vue + 75$ couvert par les assurances de l'ASEQ.

Les étudiants qui bénificient de prêts et bourses obtiennent un remboursement de 185$ sur les lunettes ou verres de contact.

Venez constater les meilleurs prix en ville !

BVLGARI CHANEL Dior GIORGIO ARMANI VERSACE

ÉTUDIANTS ET LE PERSONNEL DE L'UQAM
ET DE
L'UNIVERSITÉ DE CONCORDIA.
Examens de la vue donnés par un optométriste autorisé par l'ASEQ

Dr. A. Wootten

AU COEUR DU CENTRE-VILLE

1460, rue Sherbrooke Ouest
(au coin de Mackay)

514.286.8020